



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

32 | 2006
Varia

L'exploration de l'Afrique au XIX^e siècle : une histoire pré coloniale au regard des *postcolonial studies*

Exploration in Africa during the First Half of the Nineteenth Century: A Pre-colonial History Confronting Postcolonial Studies

Isabelle Surun



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/1089>

DOI : 10.4000/rh19.1089

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2006

Pagination : 11-17

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Isabelle Surun, « L'exploration de l'Afrique au XIX^e siècle : une histoire pré coloniale au regard des *postcolonial studies* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 32 | 2006, mis en ligne le 03 novembre 2008, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/1089> ; DOI : 10.4000/rh19.1089

Tous droits réservés

ISABELLE SURUN

*L'exploration de l'Afrique au XIX^e siècle :
une histoire pré-coloniale au regard
des postcolonial studies*

Au moment où le champ de l'histoire de la colonisation se trouve revivifié par une demande sociale à forte composante mémorielle et connaît une recomposition liée à une réception ambivalente en France des *postcolonial studies* anglo-saxonnes¹, l'histoire des explorations ne semble pas constituer un objet d'étude privilégié. Elle continue cependant à alimenter une importante production éditoriale, souvent destinée à un large public, en partie héritière d'une tradition apologétique qui voit dans le voyage d'exploration la réalisation d'un exploit, en partie mue par le ressort d'un désir d'exotisme bien partagé, qui se cristallise en un intérêt spécifique pour les premières rencontres entre des individus européens et des peuples d'Afrique, d'Asie ou d'Océanie². Elle est également mise en scène par des expositions à visée plus réflexive, qui présentent les matériaux produits par l'exploration en établissant une distance historique entre le regard du visiteur et celui du voyageur, recourant parfois à l'ironie du second degré³. Cependant, quel que soit le mode de présentation adopté, ces productions éditoriales ou scénographiques n'échappent pas au registre d'une fascination redondante pour les espaces et les peuples découverts — celle que l'on attribue au voyageur, souvent décrite en des termes qui renvoient à la passion, et celle du lecteur ou du spectateur d'aujourd'hui, qui se double d'une nostalgie pour le monde disparu dont le

1. Voir Emmanuelle SIBEUD, « *Post-colonial et Colonial Studies* : enjeux et débats », dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 51, n° 4 bis, 2004, pp. 87-95.

2. Pour l'Afrique, voir par exemple *Fous du désert. Les premiers explorateurs du Sahara, 1849-1887*, Paris, Éditions Phébus, 1991, 270 p. ; Jean de LA GUÉRIVIÈRE, *Exploration de l'Afrique noire*, Paris, Éditions du Chêne, 2002 ; France DUCLOS et Olivier LOISEAUX, *L'Afrique au cœur*, Paris, Éditions du Seuil/Bibliothèque nationale de France, 2005, 189 p. Le premier ouvrage consiste en une réédition d'extraits des récits de voyage d'Heinrich BARTH, d'Henri DUVEYRIER et de Camille DOULS parus dans *Le Tour du Monde*, sans mention précise de l'origine des documents, le second vise à présenter sous forme de beau livre les gravures accompagnant les éditions originales des récits de voyage, difficilement accessibles aujourd'hui, tandis que le troisième, réalisé par deux conservateurs du département des cartes et plans de la Bibliothèque nationale de France, présente des carnets et croquis manuscrits d'explorateurs tirés des collections de la Société de Géographie de Paris. Cet ouvrage se distingue par le statut de source qu'il accorde aux documents et par l'attention qu'il attache à leurs conditions d'élaboration, mais partage avec les premiers un même regard porté sur les explorateurs.

3. Exposition *Kannibals et Vahinés, imagerie des mers du sud*, Paris, Musée des Arts d'Afrique et d'Océanie, 24 octobre 2001-18 février 2002.

voyageur fit l'expérience. La réception faite aux productions de l'exploration se révèle alors assez proche de celle que leur réservèrent les contemporains, la distance chronologique d'un ou deux siècles étant en quelque sorte écrasée par une commune fascination. Seules s'y soustraient quelques présentations qui adoptent plus ou moins explicitement le mode de la dénonciation⁴.

L'ensemble traduit une ambivalence de la représentation de l'explorateur, auquel sont associées tantôt la gloire et l'aventure individuelle, tantôt la rencontre pacifique avec des peuples et une nature exotique, tantôt les relations de domination qui président à une prise de pouvoir. Les productions destinées au grand public mettent ainsi en évidence une difficulté à situer l'explorateur, à lui assigner une posture unifiée. Or les travaux historiques consacrés à l'exploration connaissent des hésitations similaires, le principal problème rencontré étant la difficulté à déterminer la nature du lien associant exploration et colonisation. Tandis que nombre d'études menées dans le cadre de l'histoire de la géographie le réduisent à une relation de causalité univoque et que les auteurs qui se réclament des *postcolonial studies* subsument les deux termes sous la catégorie unifiante d'impérialisme, une analyse historique attentive aux multiples contextes et aux pratiques différenciées que suppose l'exploration conduit à contester l'évidence d'un tel lien.

Après un examen des propositions élaborées dans le cadre des *postcolonial studies* et des problèmes théoriques et épistémologiques qu'elles soulèvent, je présenterai le cas particulier des voyages d'exploration menés en Afrique occidentale dans un contexte essentiellement pré-colonial, dont l'analyse révèle les limites de telles approches⁵.

POSTCOLONIAL STUDIES ET CRITIQUE HISTORIQUE

Exploration et colonisation

Les publications qui traitent de l'impérialisme et de la domination coloniale établie au XIX^e siècle par des pays européens sur des territoires situés sur d'autres continents ne mentionnent l'exploration, lorsqu'elle le font, que comme un corollaire de la conquête coloniale, établissant dès lors l'existence d'un lien de causalité univoque entre exploration et colonisation. Ce postulat, qui apparaît le plus souvent, dans les études publiées en France, comme une évidence non questionnée, se décline sous différentes formes.

4. *Images d'outre-mers, 1865-1914, archives photographiques de la Société de géographie de Rochefort*, Exposition organisée par la Société de géographie de Rochefort et l'Université de La Rochelle, dans le cadre du 130^e congrès national du Comité des travaux historiques et scientifiques, La Rochelle, avril 2005.

5. Cette analyse s'appuie sur les résultats d'une thèse de doctorat : Isabelle SURUN, *Géographies de l'exploration. La carte, le terrain et le texte (Afrique occidentale, 1780-1880)*, thèse d'histoire sous la direction de Daniel Nordmann, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 2003, 686-XXIV p.

Chez les historiens de l'Afrique ou de la colonisation, la théorie dite des « trois C » constitue un modèle d'explication devenu classique. Elle consiste à associer les termes de civilisation, de commerce et de christianisme pour en faire les fondements de l'idéologie coloniale. En attribuant aux explorateurs l'expression de ces motivations⁶, on établit une identité de nature, fondée sur l'idéologie, entre explorateur et colonisateur. Ainsi, chez certains auteurs, les trois C deviennent cinq : « Curiosité, Civilisation, Christianisation, Commerce, Colonisation »⁷. L'ajout de deux termes en début et en fin de liste contribue à suggérer, par l'intermédiaire d'une chaîne causale implicite, des liens entre la curiosité scientifique pour l'Afrique, telle qu'elle se présente à la fin du XVIII^e siècle, et la colonisation qui n'intervient qu'un siècle plus tard, sans que le recours explicatif à ces cinq motifs fasse l'objet d'une mise en perspective chronologique. En s'appuyant sur les travaux de Dominique Lejeune pour identifier dans les sociétés de géographie le siège de l'entreprise d'exploration comme du mouvement colonial, les récits qui reconstituent la genèse de la colonisation française présentent cette conjonction comme déterminante⁸. La recherche de causes conduit ainsi à un regard en arrière qui isole un phénomène antérieur à celui que l'on veut expliquer et qui, pour peu qu'il soit possible d'établir une parenté entre les deux, érige le premier en cause du second. Ce raisonnement historique n'est pas sans poser un problème d'ordre épistémologique : en transformant la proximité chronologique en opérateur de causalité, il met implicitement en œuvre une forme déterministe de causalité et une lecture téléologique de l'histoire.

Chez les géographes, l'articulation entre exploration et colonisation repose sur le postulat d'un lien de fonctionnalité inspiré du titre d'un ouvrage d'Yves Lacoste, selon lequel « La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre »⁹. L'exploration, en tant que contribution à la connaissance géographique, est tenue pour directement utile à la conquête coloniale et à l'administration des territoires colonisés, et donc considérée comme orientée d'emblée vers ces usages. Cette assertion constitue l'arrière-plan de plusieurs ouvrages collectifs publiés dans les années 1990¹⁰. Certains auteurs en proposent cependant une

6. Elikia M'Bokolo, sans en faire un pilier de la genèse du mouvement d'exploration, du moins dans ses débuts, attribue à Livingstone cette « idéologie des « trois C » (la « civilisation » de l'Afrique par le « christianisme » et le « commerce ») ». Elikia M'BOKOLO, *Afrique Noire. Histoire et civilisations*, tome II, XIX^e et XX^e siècles, Paris, Éditions Hatier-Aupelf, 1992, p. 249.

7. Anne HUGON, *L'Afrique des Explorateurs. Vers les Sources du Nil*. Paris, Éditions Gallimard, 1991, p. 32.

8. Dominique LEJEUNE, *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIX^e siècle*, Paris, Éditions Albin Michel, 1993, 236 p. Les thèses soutenues dans cet ouvrage sont cependant beaucoup plus nuancées et plus circonstanciées que l'usage qui en est fait par d'autres auteurs. Voir par exemple Nicolas BANCEL, Pascal BLANCHARD et Françoise VERGÈS, *La république coloniale. Essai sur une utopie*, Paris, Éditions Albin Michel, 2003, pp. 59-60.

9. Yves LACOSTE, *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Paris, Éditions Maspéro, 1982, (1^{re} édition La Découverte, 1976), 238 p.

10. Michel BRUNEAU et Daniel DORY [dir.], *Géographie et colonisation*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1994, 420 p.; Anne GODLEWSKA et Neil SMITH [ed.], *Geography and Empire*, Blackwell, 1994, 404 p.

expression beaucoup plus élaborée en insistant sur les formes d'appropriation symbolique de l'espace auxquelles l'exploration donne lieu, en particulier à travers l'acte de nommer les espaces en les naturalisant ¹¹. Mais la production consacrée à l'histoire de la géographie aborde généralement la question dans une perspective qui vise à démasquer les liens entre savoir et pouvoir, tenus pour consubstantiels à la discipline géographique. Elle se révèle en cela très proche des travaux menés aux États-Unis au sein du courant intitulé *postcolonial studies* ¹² qui envisage plus largement les relations qui s'établissent entre culture et impérialisme.

Culture et impérialisme

Ce courant, dont l'ouvrage d'Edward Said, *L'orientalisme*, constitue une référence fondatrice ¹³, est né dans les départements d'universités nord-américaines consacrés aux *Cultural Studies*. Empruntant le *cultural turn*, il propose à la fois une relecture des grands textes de la littérature occidentale, envisagée dans une perspective transversale et thématique, et un élargissement du corpus à des textes non spécifiquement littéraires, comme les discours d'hommes politiques, les articles de journaux ou les ouvrages savants. Malgré leur diversité, les travaux qui se réclament de ce courant reposent sur quelques principes communs.

Le premier de ces principes consiste dans l'affirmation d'une absence d'autonomie des productions culturelles par rapport aux sociétés qui les produisent. Loin de tout déterminisme social, ces productions ne sont pas considérées comme un simple « reflet » ou comme un produit des sociétés, mais sont envisagées dans leur capacité à configurer des formations discursives dotées d'une effectivité matérielle. Il y a donc un primat ou une primauté du champ culturel dans l'ordre des déterminations historiques. Ainsi, selon Edward Said, « l'intérêt de l'Europe, puis de l'Amérique, pour l'Orient était certes politique, [...] mais la culture a créé cet intérêt » ¹⁴, et « il n'y a jamais eu de forme non matérielle de l'orientalisme » ¹⁵.

Le second principe est celui d'une centralité de « l'empire » au sein des productions culturelles des sociétés impérialistes. Constatant que la présence

11. Roland POURTIER, « Les géographes et le partage de l'Afrique » dans *Hérodote*, n° 41, 2^e trimestre 1986, pp. 91-108.

12. L'ouvrage dirigé par Anne GODLEWSKA et Neil SMITH, *Geography and Empire*, ouv. cité, s'y rattache directement.

13. Edward W. SAID, *Orientalism : Western Conceptions of the Orient*, Londres, Penguin Books, 2003 (1^{re} édition 1978), traduction française *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Éditions du Seuil, 2005 (1^{re} édition 1980).

14. Edward W. SAID, *L'orientalisme*, ouv. cité, p. 24.

15. *Idem*, p. 36. Il ajoute à « l'orientalisme au sens universitaire » et à « l'orientalisme de l'imaginaire » un troisième sens, « défini de manière plus historique et plus matérielle que les deux autres », qu'il retient en dernière analyse comme étant de portée plus globale : « on peut décrire et analyser l'orientalisme comme l'institution globale qui traite de l'Orient, [...] par des déclarations, des prises de position, des descriptions, un enseignement, une administration, un gouvernement : bref, l'orientalisme est un style occidental de domination, de restructuration et d'autorité sur l'Orient », *Idem*, p. 15.

du phénomène impérial au sein des grands textes de la littérature occidentale n'est pas évoquée dans les études littéraires classiques, Edward Said se fixe pour tâche d'en restituer les contours¹⁶. Cette centralité tend cependant à revêtir un caractère de plus en plus hégémonique. Ainsi, tandis que dans *L'orientalisme* cette formation discursive est considérée comme « une dimension considérable de la culture politique et intellectuelle moderne », dans *Culture et impérialisme* « l'empire » constitue « le cadre général », autrement dit, le seul contexte pertinent pour mener l'analyse de ces textes et en dégager les enjeux¹⁷. Dans le champ des études historiques, ce recadrage définit même un nouveau tournant historiographique, le « tournant impérial »¹⁸.

Troisième principe, enfin, les productions culturelles des sociétés impérialistes sont envisagées comme parties prenantes du processus de domination coloniale, ce qui conduit à insister sur l'assujettissement auxquelles elles contribuent, non pas seulement symboliquement, mais matériellement. Ainsi l'orientalisme est-il décrit chez Edward Said comme la fabrication d'une représentation de l'Orient par l'Occident à son propre usage, qui dénie à son objet le statut de sujet, tandis que chez Mary Louise Pratt, les récits de voyageurs européens hors d'Europe « créent le «sujet domestique» de l'impérialisme européen »¹⁹. La mise en évidence de cette domination conduit les auteurs à assumer explicitement une position critique militante à l'égard de l'impérialisme occidental, des ses manifestations historiques et de ses effets durables. Pour certains, cette posture suffit à définir le courant des *postcolonial studies*²⁰. Les travaux les plus récents, cependant, ont conduit à remettre en question l'idée, paradoxalement européocentrique, d'une domination massive et unilatérale des sociétés coloniales sur les sociétés colonisées. Dans *Culture et impérialisme*, Edward Said prend acte de cette évolution de la recherche lorsqu'il met en avant les phénomènes de réaction et de résistance culturelle à la domination occidentale qu'il n'avait pas pris en compte dans *L'orientalisme* : « Jamais la «rencontre impériale» n'a confronté un Occidental plein d'allant à un indigène hébété ou inerte »²¹. Une attention plus soutenue a ainsi été portée au sens et aux représentations de la rencontre du point

16. *Idem*, pp. 26-27 ; Edward W. SAID, *Culture et impérialisme*, Paris, Librairie Arthème Fayard/Le Monde diplomatique, 2000, pp. 48-51.

17. Edward W. SAID, *L'orientalisme*, ouv. cité, p. 25 ; Edward W. SAID, *Culture et impérialisme*, ouv. cité, p. 51.

18. Antoinette BURTON, *After the Imperial Turn: Thinking With and Through the Nation*, Durham, Londres, Duke University Press, 2003, p. 9.

19. Edward W. SAID, *L'orientalisme*, ouv. cité ; Mary Louise PRATT, *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, London, New York, Routledge, 1992, p. 4. L'expression «sujet domestique» est empruntée à Gayatri Spivak. Voir Gayatri Chakravorty SPIVAK, *In Other Worlds: Essays on Cultural Politics*, New York, Methuen, 1987 et, plus récemment, Gayatri Chakravorty SPIVAK, *A Critic in Postcolonial Reason: Towards A History of the Vanishing Present*, Cambridge, Harvard University Press, 1999.

20. Ainsi Robert Young considère-t-il que le postcolonialisme se reconnaît dans « un consensus politique et moral à l'égard de l'histoire et de l'héritage du colonialisme occidental ». Robert J. C. YOUNG, *Postcolonialism: An Historical Introduction*, Oxford, Blackwell, 2001, pp. 4-5.

21. Edward W. SAID, *Culture et impérialisme*, ouv. cit, p. 12.

de vue des « rencontrés »²², mais aussi aux modalités de l'interaction. Mary Louise Pratt utilise le terme de « transculturation » pour décrire les transformations culturelles qui se produisent dans la « zone de contact », frontière mouvante de l'exploration, et que les individus qui font l'expérience de la rencontre introduisent ensuite de part et d'autre dans leurs sociétés²³. Les concepts d'« hybridation » et de « mimétisme » forgés par le théoricien Homi Bhabha permettent de rendre compte des mêmes phénomènes dans le cadre de la rencontre coloniale²⁴.

Sciences et Empires

L'histoire des sciences a connu une évolution parallèle à celle qui s'effectuait dans le domaine des études littéraires, et l'autonomie du champ scientifique a été remise en question. Aux études traditionnelles, désormais appelées internalistes, s'est substituée une approche des productions scientifiques qui prend en compte les facteurs externes, qu'ils soient d'ordre politique, social ou culturel²⁵. L'histoire des sciences humaines, plus récente, affirme d'emblée le principe de la « non-spécificité des énoncés scientifiques » : « la science est dans la société et non en dehors d'elle »²⁶.

Un tel changement de perspective a permis l'importation dans l'histoire des sciences de thématiques issues des *postcolonial studies*, donnant naissance à un courant intitulé Sciences et Empires²⁷. Prenant position contre une perspective diffusionniste dans le débat sur les relations entre savoirs scientifiques d'occident et savoirs produits dans d'autres aires culturelles, ce courant a mis à l'honneur la question de la localisation de la production des savoirs. Particulièrement fécond dans le domaine de l'histoire de la botanique, il a renouvelé l'approche des grands voyages d'exploration²⁸. Dans la perspective plus classique d'une analyse des relations entre savoirs et pouvoirs, il a mis en évidence l'intérêt d'une étude des sciences coloniales et de leurs institutions

22. Je forme ce néologisme sur le modèle de celui, intraduisible, que tente Mary Louise Pratt en évoquant le couple « travelers and 'travelees' » (voyageurs et « voyageurs ») : Mary Louise PRATT, *Imperial Eyes*, ouv. cité, p. 7. Voir aussi la tentative de renversement de perspective que propose Marshall Sahlins à propos de la mort de Cook dans un ouvrage qui donna lieu à controverse : Marshall David SAHLINS, *How "Native" Think: about Captain Cook, for Example*, Chicago, London, University of Chicago Press, 1995, 318 p.

23. Mary Louise PRATT, ouv. cité, p. 7.

24. Homi K. BHABHA, *The Location of Culture*, New York, Routledge, 1994, pp. 85-92 et 202-222.

25. Voir la présentation que fait Dominique PESTRE de cette approche qui s'inspire de la sociologie des sciences et du courant anglo-saxon des *SSK* (*Social Studies of Knowledge*) : Dominique PESTRE, « Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques », dans *Annales, Histoire, Sciences Sociales*, 3, 1995, pp. 487-522.

26. Claude BLANCKERT [dir.], *L'Histoire des Sciences de l'Homme. Trajectoire, enjeux et questions vives*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1999, p. 249 et p. 10.

27. Voir par exemple Patrick PETITJEAN, Catherine JAMI et Anne-Marie MOULIN [ed.], *Science and Empires: Historical Studies about Scientific Development and European Expansion*, Dordrecht, Boston, Londres, Kuwer Academic Publishers, 1992.

28. David Philip MILLER et Peter Hanns REILL [eds.], *Visions of Empire: Voyages, Botany, and Representation of Nature*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, 370 p.

pour la compréhension plus générale des modalités de l'exercice de la domination impériale ²⁹.

Par ailleurs, les historiens des sciences ont commencé à prendre en compte la part de l'expérience dans l'expérimentation faite en laboratoire, mais aussi dans les sciences dites « de terrain » : les modalités de la construction des savoirs sont alors envisagées comme des pratiques faisant intervenir le corps de l'expérimentateur ou de l'enquêteur, ses affects, les interactions avec des objets ou avec d'autres individus qui participent directement ou indirectement à cette construction et qui autorisent à considérer le fait scientifique produit comme le résultat d'un processus de négociation entre subjectivités ³⁰. Cette approche se révèle très fructueuse pour l'analyse des voyages d'exploration. Elle permet de dépasser la perspective promue par une histoire plus institutionnelle des sciences, dans laquelle le voyage n'est qu'une instance secondaire de l'élaboration des savoirs, le moment d'une simple collecte d'informations ou de spécimens, étroitement contrôlée par des institutions scientifiques situées dans des capitales européennes, à la fois dans ses méthodes et dans ses objets, et toujours subordonnée quant au statut ³¹.

Critique historique, contextualisation et causalité

Les travaux qui articulent exploration et colonisation, culture et impérialisme, sciences et empires, qu'ils se réclament ou non des *post-colonial studies*, ont le mérite d'attirer l'attention sur les discours et les représentations qui sous-tendent l'entreprise de connaissance du monde et d'en démasquer les enjeux sous une apparente innocence. Ils n'en soulèvent pas moins un certain nombre de difficultés épistémologiques et méthodologiques que certains historiens n'ont pas manqué de relever.

Frederick Cooper identifie ainsi quatre modalités de leur recours à l'histoire qui constituent autant de distorsions des temporalités et contribuent à forger ce qu'il appelle une « histoire anhistorique » ³². Ils « plument l'histoire » en extrayant de contextes chronologiques et géographiques très divers (de l'Amérique espagnole du XVI^e siècle à l'Afrique du XX^e siècle en passant par les Antilles du XVIII^e siècle) des morceaux choisis qu'ils comparent entre eux et avec d'autres textes, sans égards pour la diversité des situations; ils procèdent à des « sauts de puce » en faisant découler une situation C d'une situa-

29. Patrick PETITJEAN [dir.], *Les sciences coloniales. Figures et institutions*, Paris, ORSTOM Éditions, 1996; Roy MacLEOD [ed.], *Nature and Empire — Osiris*, 2nd series, 15, 2000; Londa SCHIEBINGER [ed.], *Focus: Colonial Science — Isis*, 96, March 2005.

30. Henrika KUKLICK et Robert E. KOHLER [eds.], *Science in the Field — Osiris*, 2nd series, 11, 1996.

31. Voir par exemple Claude BLANCKAERT [dir.], *Le terrain des sciences humaines. Instructions et enquêtes (XVIII^e-XX^e siècles)*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1996, 404 p.

32. Frederick COOPER, *Colonialism in Question: Theory, Knowledge, History*, Berkeley, Los Angeles, Londres, University of California Press, 2005, pp. 12-22; voir aussi Frederick COOPER, "Postcolonial Studies and the Study of History", dans Ania LOOMBA, Suvir KAUL, Matti BUNZL, Antoinette BURTON et Jed ESTY, *Postcolonial Studies and Beyond*, Durham, Londres, Duke University Press, 2005, p. 401-422.

tion A sans prendre en considération les transformations qui se produisent pendant la période intermédiaire B ; ils pratiquent « l'histoire à rebours » en analysant le passé à l'aide de catégories actuelles au risque de l'anachronisme et se privent ainsi d'une reconstitution des catégories des acteurs, dussent-elles conduire à des impasses de l'histoire ; enfin ils fabriquent des « époques artificielles » — en associant par exemple l'ère de l'impérialisme au rationalisme des Lumières, à « l'égalitarisme bourgeois », au libéralisme et à la mondialisation — auxquelles ils confèrent une cohérence qu'elles n'ont pas et qu'ils font se succéder par blocs, forgeant ainsi paradoxalement un nouveau grand récit métahistorique ³³.

Ces coups de force méthodologiques prennent des libertés avec la chronologie autant qu'avec la causalité. Ils participent d'une perspective macro-historique qui tend à écraser la chronologie en définissant d'emblée, à partir de représentations et de discours produits par les acteurs de la colonisation ou puisés dans la littérature de la fin du XIX^e siècle ou du début du XX^e siècle, les contours d'une « idéologie coloniale » qu'ils projettent ensuite sur des époques antérieures et très différentes comme le XVI^e siècle ou la fin du XVIII^e siècle ³⁴. Ils confèrent ainsi une permanence à une idéologie érigée en catégorie atemporelle qui devient, dans *Culture et impérialisme* d'Edward Said une sorte de substrat culturel, préexistant à la mise en place de la domination coloniale comme elle survit à sa disparition ³⁵. Il y a cependant une certaine contradiction à vouloir établir la genèse d'une catégorie à laquelle on accorde le statut d'invariant. La tentative de déconstruction manque son but en se révélant incapable, par défaut de contextualisation, de rendre compte de la construction, en préférant voir dans l'impérialisme un « état » plutôt qu'un « processus » ³⁶. Enfin, tout en affirmant d'emblée le caractère matériellement effectif des discours, elle ne répond pas à la question du passage des représentations à l'action : elle suppose un lien de causalité entre domination symbolique du monde et domination politique, sans dire comment on passe de l'un à l'autre et quels sont les ressorts de cette causalité. Ainsi « l'orientalisme » et « l'impérialisme » deviennent-il, une fois forgés, des catégories aussi abstraites et essentialisées que celle d'« Orient » dont Edward Said dénonce la fabrication.

Appliquées à l'exploration, ces lectures déconstructionnistes empruntent les deux voies, souvent confondues, de la causalité déterministe et de l'essen-

33. Traduction libre des quatre expressions forgées par Frederick Cooper : « *Story Plucking* », « *Leap-frogging Legacies* », « *Doing History Backwards* » et « *The Epochal Fallacy* ».

34. Les deux premiers chapitres de *L'orientalisme* constituent de bons exemples d'une telle construction génétique qui procède par sauts de puce à rebours pour revenir à son point de départ. Edward W. SAID, *L'orientalisme*, ouv. cité, pp. 45-90.

35. On lit ainsi page 44 que « l'impérialisme perdure là où il a *toujours existé*, dans une sorte de sphère culturelle générale et dans des pratiques politiques, idéologiques, économiques et sociales spécifiques ». Edward W. SAID, *Culture et impérialisme*, ouv. cité.

36. Daniel RIVET, « Culture et impérialisme en débat », compte rendu de Edward W. SAID, *Culture et impérialisme*, ouv. cité, dans *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 48-4, octobre-décembre 2001, pp. 209-215.

tialisation de catégories. La première tend à faire de toute l'entreprise d'exploration un préalable et une préfiguration de l'entreprise coloniale, tandis que la seconde procède à une assimilation entre exploration et colonisation en les subsumant sous la catégorie d'impérialisme. Exploration et colonisation seraient donc à la fois des étapes successives d'un même processus et des phénomènes de même nature, leur identité résidant dans les présupposés et dans les intentions de leurs acteurs, tels que le sentiment d'une supériorité européenne et la volonté d'établir une domination. Dans les deux cas, cependant, la catégorie d'exploration est forgée à partir de corpus tardifs où figurent en bonne place les récits et les pratiques d'explorateurs étroitement liés à la conquête, tels que Brazza et Stanley qui entrent en concurrence à la fin des années 1870 pour la maîtrise du bassin du Congo, et, parmi les œuvres littéraires, le roman de Joseph Conrad, *Au cœur des ténèbres*, dont Sven Lindqvist a montré de manière convaincante qu'il mettait en scène à travers le personnage de Kurtz l'épopée de Stanley³⁷. Il s'agit là d'une catégorie construite *ex post*, projetée en amont et érigée en invariant, qui ne peut rendre compte de façon satisfaisante de toute la production liée à une exploration antérieure à la conquête, dont les pratiques se déploient dans des espaces et des contextes que l'on peut caractériser comme pré-coloniaux, non pas au sens de préalables ou de préliminaires à la colonisation, mais de non coloniaux.

L'EXPLORATION DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE DES ANNÉES 1780 AUX ANNÉES 1860 : UNE EXPÉRIENCE PRÉ-COLONIALE

Rappelons que la présence européenne sur le continent africain se limite à la fin du XVIII^e siècle à des comptoirs côtiers plus ou moins fortifiés installés sur des terrains sur lesquels les chefs d'État locaux conservaient généralement leur souveraineté. Aux échanges bien établis entre compagnies de commerce et États côtiers s'ajoutent dans certains territoires des contacts sporadiques à visée commerciale (vallée du Sénégal) ou missionnaire (Éthiopie) et des installations plus durables comme celle des Portugais en Angola et des Boers dans la colonie du Cap. La carte d'Afrique publiée par Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville en 1749 témoigne de la congruence entre les limites de cette présence et le partage qui s'établit, dans l'ordre des savoirs géographiques, entre connu et inconnu. Les espaces fréquentés par les Européens s'y caractérisent en effet par une forte densité de toponymes, tandis que l'intérieur du continent y apparaît comme une vaste plage blanche interrompue

37. Sven LINDQVIST, *Exterminez toutes ces brutes. L'odyssée d'un homme au cœur de la nuit et les origines du génocide européen*, Paris, Éditions Le Serpent à Plumes, 1998, 234 p. Cet essai adopte par ailleurs une posture dénonciatrice tout à fait contestable dans ses présupposés, qui consiste à assimiler la colonisation à une entreprise génocidaire comparable à l'Holocauste.

par endroits par des tracés hydrographiques assortis de notes exposant les hypothèses établies à leur sujet à partir des géographes grecs et arabes ³⁸.

Lorsqu'une assemblée de notables insérés dans les réseaux académiques et liés au *Foreign Office* et à l'amirauté britannique se réunit à Londres en 1788 pour former l'*African Association*, ou Association pour la Promotion des Découvertes dans l'Intérieur de l'Afrique, ses membres expliquent leur initiative par le constat que les connaissances disponibles sur l'intérieur de ce continent n'ont guère progressé par rapport au corpus rassemblé par les Anciens. Après les progrès réalisés dans le savoir géographique grâce aux circumnavigations des décennies précédentes, ils définissent un nouvel horizon à l'entreprise d'exploration du monde en lui fixant pour objet le parcours de masses continentales importantes comme celle de l'Afrique. Dès lors, l'exploration ne peut plus être le fait d'expéditions massives et bien équipées comme l'étaient les expéditions maritimes dont les navires pouvaient transporter hommes, armes et matériel scientifique et n'entraient en contact qu'occasionnellement avec les habitants des îles et des côtes où ils faisaient relâche. Elle repose désormais sur des individus qui, en s'aventurant dans des espaces continentaux, ne doivent leur sécurité, leur progression et leur possibilité de retour qu'à la qualité des interactions et des échanges qu'ils auront pu mettre en œuvre tout au long de leur parcours avec les différents représentants des sociétés qui les accueillent ³⁹. Ils sont en effet soumis à une double dépendance, logistique et politique, à l'égard de leurs hôtes avec lesquels ils établissent nécessairement des relations répétées et prolongées.

Des espaces de souveraineté

Si les voyages en Afrique sont nécessairement des voyages par voie de terre, c'est aussi sur terre que le pouvoir des chefs d'État africains pouvait se faire

38. Isabelle SURUN, « Le blanc de la carte, matrice de nouvelles représentations des espaces africains », dans Isabelle LABOULAIS-LESAGE [dir.], *Comblant les blancs de la carte*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2004, pp. 117-144.

39. Gerd Spittler a établi une typologie des formations de voyage en croisant les critères de la taille et du caractère endogène ou exogène de l'organisation. Il a ainsi pu montrer que les formations larges, qu'elles soient d'organisation européenne, comme les expéditions lourdement équipées, ou africaine, comme les caravanes transsahariennes dans lesquelles peuvent s'intégrer des voyageurs européens, disposent de leurs propres moyens logistiques et comprennent une escorte armée, ce qui rend leurs relations avec la population des régions traversées moins nécessaires et souvent conflictuelles. Les formations plus légères, composées d'un petit groupe de commerçants africains auxquels peuvent s'adjoindre temporairement un voyageur européen ou formées de guides et de compagnons recrutés à l'initiative de celui-ci, vivent au contraire au contact des habitants qui les hébergent et leur fournissent des vivres. Les pratiques de voyage déterminent ainsi les modalités de la rencontre et les savoirs produits par les explorateurs. Voir Gerd SPITTLER, « Explorers in Transit: Travels to Timbuktu and Agades in the Nineteenth Century », *History and Anthropology*, 9, 1996, pp. 321-353. Dans l'espace ouest-africain, avant les années 1880, l'expédition lourde d'organisation européenne constitue une exception qui se termine le plus souvent par un désastre, comme le montre l'exemple bien connu du second voyage de Mungo Park. En dehors des traversées sahariennes depuis Tripoli, le cas le plus fréquent est donc celui du petit groupe de voyageurs mixte, composé d'un à trois européens et de guides rémunérés ou de compagnons de rencontre. Le cas du voyageur européen complètement solitaire, extrêmement rare, résulte généralement des vicissitudes et des avanies subies en route, comme ce fut le cas pour Park, durant le trajet de retour de son premier voyage.

sentir dans toute sa mesure, comme en témoigne cette formule adressée au voyageur français Mollien par un chef de village du Fouta Toro : « Si tu es maître sur l'eau, tu ne l'es pas sur la terre »⁴⁰. Expression d'une souveraineté territoriale, le pouvoir d'autoriser ou de refuser le passage se manifeste de différentes façons, avec des conséquences diverses sur les voyageurs et le cours de leur voyage.

Il peut s'incarner dans la personne de représentants locaux d'un pouvoir étatique, chargés de l'administration d'une province périphérique et garants de l'accès au territoire, comme cet imam rencontré par Mollien au nord du Fouta Djallon, dont les propos traduisent bien la fonction de gardien d'une limite territoriale : « Tu es à présent sur les terres de l'almamy. Tu ne peux marcher sans sa permission et sans la mienne »⁴¹. Il peut aussi se présenter sous la forme d'une délégation chargée d'intercepter le voyageur en chemin pour percevoir la taxe due au chef par tous ceux qui traversent ses États, comme Park en fit l'expérience peu après avoir quitté le comptoir de Pisania, sur la Gambie⁴².

Les voyageurs apprennent vite que le droit de passage dont ils doivent s'acquitter s'inscrit dans une séquence d'échanges qui exige d'eux qu'ils viennent se présenter en personne au chef de l'État, en faisant au besoin un détour par sa capitale, qu'ils répondent à ses questions sur le but de leur voyage et gagnent sa confiance par des présents personnalisés et par un dialogue approfondi, séquence qui mêle l'acceptation formelle de l'autorité par un geste symbolique, et un échange plus personnel, qui peut même prendre un tour affectif au moment du départ du voyageur. Mollien reçoit ainsi du roi du Djolof, une paire d'étriers choisie exprès pour lui dans les coffres du souverain, marque d'attention qui, parce qu'elle lui a été accordée publiquement, le met hors de toute atteinte en faisant de lui « le Blanc du roi »⁴³. L'enjeu de ces échanges est donc considérable. Si le souverain est satisfait, il octroie au voyageur une aide matérielle et surtout sa protection, qui peut prendre la forme d'un sauf-conduit ou d'une escorte jusqu'au pays voisin. Park, qui a appris à ses dépens l'importance de ce soutien, choisit de se conformer aux désirs du roi du Khasso en acceptant l'itinéraire que celui-ci lui prescrit : « J'avais trop bien senti dès le commencement de mon voyage le danger qu'il

40. Gaspard Théodore MOLLIEN, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, aux sources du Sénégal et de la Gambie, fait en 1818, par ordre du gouvernement français*, Paris, Veuve Courcier, 1820 [2^e édition Paris, Arthus Bertrand, 1822, 2 vol., 415 et 355 p.]. Est utilisée ici l'édition partielle présentée par Hubert DESCHAMPS, *L'Afrique occidentale en 1818, vue par un explorateur français, Gaspard Théodore Mollien*, Paris, Éditions Calmann-Lévy, 1967, p. 120.

41. Gaspard Théodore MOLLIEN, *L'Afrique occidentale en 1818...*, ouv. cité, p. 205. Le titre d'« almamy » que portent les chefs des États théocratiques peuls est la contraction en langue peule de l'arabe « *al Imam* ».

42. Mungo PARK, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, Paris, La Découverte, 1996, p. 60. Il s'agit de la réédition du récit du premier voyage de Mungo Park (1795-1797), paru en français en 1800.

43. Gaspard Théodore MOLLIEN, *idem*, p. 126.

y avait à être privé de la protection royale pour m'exposer volontairement à éprouver les désagréments que j'avais soufferts»⁴⁴.

Dans les pays islamisés d'Afrique occidentale, où l'administration emploie des actes écrits, les sauf-conduits constituent de véritables passeports qui peuvent être exigés du voyageur à tout moment, comme Mollien en fit l'expérience au Fouta Toro, où il fut détenu par un chef de village pour n'avoir pu présenter une pièce écrite témoignant de la protection de l'almamy. Le document qu'il parvint finalement à obtenir était rédigé comme suit :

«Almamy Mamadou, et les excellents personnages qui forment son conseil, Aldondou, Éliman Siré, Sembaiené, Boumandouet, Éliman Rindiao, Ardosambadadé, Dembanaiel, nous avons écrit cette lettre pour qu'elle fut lue par tous ceux qui rencontreraient ce Blanc, et qu'ils apprirent qu'il est venu nous voir, et que nous l'avons laissé aller; le prince des croyants et tous les grands de Fouta lui ont dit : «Va-t'en». Tous les villages lui donneront l'hospitalité, et ne l'arrêteront pas jusqu'à la frontière»⁴⁵.

Dans les États qui ont acquis une reconnaissance internationale et ont développé avec leurs voisins des relations diplomatiques suivies, le passeport acquiert une validité qui dépasse les frontières. Il prend la forme d'une lettre par laquelle le chef d'État s'adresse directement à son homologue dans l'État voisin pour lui recommander le voyageur et sa suite. Ainsi, la bonne qualité des relations existant au moment de l'expédition de Denham, Oudney et Clapperton entre le pachalik de Tripoli, le royaume du Bornou et le califat de Sokoto permit aux voyageurs d'être munis de lettres qui leur promettaient un bon accueil dans ces trois pays⁴⁶.

Encore fallait-il que des tensions diplomatiques ou des guerres ne surgissent pas entre États voisins au moment du passage des voyageurs. En cas de conflit, en effet, les voyageurs européens, pris dans les mailles de la géopolitique africaine, se voyaient, au mieux, obligés de modifier leur itinéraire pour éviter la zone des combats autant que l'accusation d'espionnage ou de vente d'armes au profit de l'ennemi, au pire, assignés à résidence pendant de longs mois par un chef d'État qui préférerait attendre que sa situation s'améliore avant de les laisser partir. Ce fut le cas de Raffanel, retenu pendant plusieurs mois au Kaarta en 1847 et finalement autorisé à rebrousser chemin en janvier 1848⁴⁷, et surtout de Mage et de Quintin, retenus pendant plus de deux

44. Mungo PARK, *Voyage...*, ouv. cité, p. 168.

45. Gaspard Théodore MOLLIN, *idem*, p. 151. L'expression «va-t'en» ne traduit évidemment pas une décision d'expulsion, mais au contraire le droit accordé au voyageur de poursuivre sa route sous la protection de l'État.

46. Dixon DENHAM, Walter OUDNEY et Hugh CLAPPERTON, *Voyages et découvertes dans le nord et les parties centrales de l'Afrique... exécutés pendant les années 1822, 1823 et 1824*, traduit de l'anglais par Jean-Baptiste Benoît Eyriès et Philippe-François Lasnon de La Renaudière, Paris, Arthus Bertrand, Mongie Aîné, 1826, tome III, Appendices III et VI : «Lettre d'Youssef, pacha de Tripoli, au cheikh du Bornou», pp. 168-169 et «Lettre du cheikh du Bornou à Mohammed-Bello, sultan d'Haoussa», pp. 174-175.

47. Anne RAFFENEL, *Nouveau Voyage dans le Pays des Nègres*, Paris, Imprimerie et librairie centrales des chemins de fer de Napoléon Chaix, 1856, 2 vol.

ans à Ségou, de février 1864 à mai 1866, par un prince qui cherchait à leur dissimuler la mort de son père au combat, survenue peu avant leur arrivée, et les difficultés qu'il traversait, liées à la défense du territoire de l'empire fondé par son père et à la perspective d'une crise de succession⁴⁸.

La dépendance des voyageurs à l'égard des autorités politiques africaines comporte deux éléments, politique et logistique, dont l'intrication est l'une de leurs premières découvertes : il faut des présents pour obtenir l'autorisation de passer, tandis que de la négociation résulte une aide concrète, logis, vivres ou escorte, passeports ou sauf-conduits, qui constituent la part visible d'un échange à la fois matériel et symbolique. Le caractère incontournable de cette négociation et l'omniprésence de ses manifestations révèle une Afrique couverte d'entités politiques, stables ou instables, qui parfois se chevauchent, se concurrencent ou entrent en conflit, mais avec lesquelles il faut toujours compter. Non seulement les voyageurs ne trouvent nulle part des espaces en déshérence, ouverts au libre parcours de chacun, mais ils doivent s'adresser directement au plus haut niveau de l'autorité politique et se soumettre à une confrontation directe qui est aussi un examen de leur personne. Or ce type de rencontre, dont dépendent la définition des modalités de leur parcours et l'organisation de leur progression, engage aussi des compétences sociales tout à fait particulières qui ne font pas nécessairement partie du bagage culturel de tout explorateur entrant en Afrique. Elles nécessitent un véritable apprentissage à la fois individuel — chacun améliorant au cours de son voyage sa perception des situations et la finesse de ses réactions — et collectif ; l'expérience des prédécesseurs, relatée dans les récits de voyage, devenant un patrimoine commun qui peut servir de guide, même si elle ne saurait remplacer l'expérience personnelle.

L'expérience de l'interaction

Ce n'est pas seulement auprès des chefs d'État que les voyageurs doivent rendre compte de leur présence pour négocier leur passage, mais auprès de sociétés entières, dont ils rencontrent quotidiennement les représentants. La plupart des voyageurs signalent les attroupements qui se forment autour d'eux lorsqu'ils arrivent dans un village, et se déclarent souvent importunés par le défilé des visiteurs qui envahissent la case qui leur a été attribuée. Mollien semble au contraire prendre son parti de la curiosité universelle qui pousse chaque passant rencontré en chemin à l'interroger sur son identité. En effet, après avoir raconté comment des marchands de passage, «étonnés de voir un Blanc dans le fond de leurs forêts», alors qu'il profitait d'une halte à l'ombre pour mettre son journal en ordre, «s'assirent à [ses] côtés et s'entretenirent familièrement avec [lui] de [son] voyage», il note :

48. Eugène MAGE, *Voyage dans le Soudan occidental (Sénégal-Niger) 1863-1866*, Paris, Librairie Hachette, 1868, 693 p.

« Dans les divers pays dont se compose l'intérieur de l'Afrique, il n'existe pas de police organisée, mais chaque particulier l'exerce ; car partout on demande au voyageur son nom, celui de sa famille et le lieu de sa naissance : c'est le salut d'usage ; n'y point répondre, c'est s'exposer à des soupçons qui pourraient compromettre la liberté. La Bible et les poèmes d'Homère* nous fournissent des exemples de cette antique coutume.

* D'où es-tu ? Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Où vas-tu ? (*Homère*) »⁴⁹.

Il souligne ainsi l'impossibilité de voyager anonymement en Afrique et interprète ce questionnement récurrent comme un instrument du contrôle de chacun par tous qu'il assimile à une police informelle. Une fois effectuées les présentations d'usage, une conversation familière peut s'engager. Plus rarement, un échange empreint d'agressivité traduit l'inquiétude des habitants devant l'incursion d'un étranger blanc et, symétriquement, le sentiment d'insécurité éprouvé par le voyageur. L'enjeu de telles interactions est de déterminer le statut de l'explorateur, qui, blanc mais non commerçant, constitue une figure de voyageur inédite. Les dialogues dont les récits nous rapportent la teneur montrent que leurs auteurs, même s'ils tentent de l'infléchir par divers procédés d'accommodation ou de mimétisme, ne sont jamais totalement maîtres de l'image qu'ils donnent d'eux-mêmes à leurs interlocuteurs. Rares sont en effet les voyageurs qui se forgent, comme le fit René Caillié, une identité d'emprunt érigée en système de voyage. Si beaucoup d'entre eux adoptent un prénom arabe qu'ils appellent leur « nom de voyage » ainsi que le costume du pays, ils ne dissimulent leur identité que s'ils sont confrontés à des populations manifestement très hostiles aux chrétiens. Le plus souvent acceptés comme étrangers de passage, ils font l'objet d'une hospitalité qu'ils honorent par des présents, dans la mesure où l'état de leur bagage le leur permet. Hors des villes, faute de marché où acheter des vivres, les voyageurs dépendent en effet directement des habitants pour leur nourriture de chaque jour. Louant la générosité dont tout un village fit preuve à son égard, Mollien se montre capable d'apprécier le caractère plus qualitatif que quantitatif de l'échange qui en résulte :

« Les autres habitants du village, piqués d'émulation [...] m'apportèrent chacun quelque chose pour mon souper ; l'un un petit rayon de miel ; l'autre deux épis de maïs ; un troisième un petit morceau de viande bouillie enveloppé dans un linge. Je ne fus pas ingrat envers ces hommes si humains qui se privaient du nécessaire pour nourrir un Blanc, un étranger, un inconnu ; je payai largement leurs présents modiques en réalité, mais d'une valeur bien grande par la manière dont ils étaient donnés »⁵⁰.

Beaucoup, réduits à un dénuement parfois extrême à la fin de leur voyage, font état de leur gratitude à l'égard d'un hôte généreux, ou d'une hôtesse qui

49. Gaspard Théodore MOLLIEN, *idem*, pp. 90-91.

50. *Idem*, p. 217.

sut leur dispenser ses soins lorsqu'ils étaient malades. Caillié, atteint par le scorbut, fut constamment soigné « avec beaucoup d'égards et de complaisances », par la vieille femme du chef du village de Timé où il fut contraint de séjourner plusieurs mois⁵¹, tandis que Park se laisse attendrir par la chanson composée pour le consoler par les femmes qui l'ont recueilli alors que, désespéré, il s'appêtait à dormir sous un arbre au bord du Niger, devant le refus du roi Mansong de le recevoir à Ségou :

« Elle était chantée par une femme seule ; les autres se joignaient à elle par intervalles en forme de chœur. L'air en était doux et plaintif, et les paroles, traduites littéralement, répondaient à celles-ci. “Les vents rugissaient et la nuit tombait. – Le pauvre homme blanc, faible et fatigué, vint et s'assit sous notre arbre. – Il n'a point de mère pour lui apporter du lait, point de femme pour moudre son grain. – *Chœur* : Ayons pitié de l'homme blanc. Il n'a point de mère, etc.” »⁵².

Au-delà de leur statut d'hôte plus ou moins éprouvé par les vicissitudes du parcours, les voyageurs cherchent à s'inscrire dans les sociétés qui les accueillent en y assumant une fonction qui soit reconnue d'utilité publique. Le rôle le plus fréquemment tenu est celui de médecin ou de guérisseur. Certains, comme Park, Oudney ou Quintin, ont effectivement une formation médicale qui leur donne assez d'assurance pour proposer leurs services à leurs hôtes. Ils se forgent ainsi une réputation de compétence qui conduit d'autres habitants à les solliciter pour cette fonction. Mais il semble qu'ils aient été la plupart du temps directement sollicités par la population des villages où ils séjournaient, indépendamment de toute volonté affichée de leur part, simplement en vertu de leur qualité de Blancs. Mollien raconte ainsi qu'on le conduisit, dans un village du Fouta Djallon, chez « un malade fort riche ». La façon dont il assumait en cette occasion l'exercice sauvage de la médecine indique qu'il était à ce moment de son voyage déjà coutumier du rôle :

« Cet homme souffrait d'une douleur à la hanche ; j'examinai la partie malade et je prescrivis l'application de sinapismes. C'était cependant un peu au hasard que j'indiquai ce remède, mais comme le matin j'avais ordonné des bains de pieds pour un autre malade, je pensai que je devais varier les formules pour paraître plus savant »⁵³.

Caillié, bon connaisseur des plantes médicinales, propose une infusion de basilic ramassé dans les environs pour soulager un chef maure, ce qui lui permet de gagner la confiance de tous⁵⁴. La demande des habitants en matière de guérison dépasse cependant ce que les voyageurs sont habitués à considérer comme de véritables remèdes. Sollicité pour confectionner des talismans ou

51. René CAILLIÉ, *Voyage à Tombouctou*, Paris, Éditions La Découverte, 1985 (1^{re} édition 1830), tome 2, p. 12.

52. Mungo PARK, *Voyage...*, ouv. cité, p. 208.

53. Gaspard Théodore MOLLIEN, *idem.*, p. 285.

54. René CAILLIÉ, *idem*, tome 1, pp. 89-90.

pour écrire sur une tablette quelques versets coraniques dont l'encre était ensuite lavée et avalée par le requérant à titre prophylactique, Park, comme Mollien, Caillié et d'autres, n'hésite pas à répondre à la demande et finit par faire du commerce des « saphis » son principal moyen de subsistance dans sa traversée du pays Bambara⁵⁵. Comme dans le cas de l'exercice de la médecine, les voyageurs semblent avoir avant tout répondu à des sollicitations plutôt qu'ils n'ont délibérément cherché à proposer leurs services. La demande d'un moyen de guérison était susceptible de faire indifféremment appel à leurs éventuelles connaissances médicales, ou à ce qui n'était de leur point de vue que charlatanisme, mais ils s'en acquittèrent dans les deux cas. S'y conformer leur permettait de disposer localement d'une reconnaissance sociale qui dépassait leur identité de Blancs, de chrétiens et même de voyageurs.

La part des affects et des situations

Loin de se présenter comme une simple possibilité laissée à l'appréciation des voyageurs, l'interaction avec les habitants représente ainsi une donnée incontournable, à la fois garante de leur survie et constitutive d'une expérience partagée qui la modifie en profondeur et lui confère un sens nouveau. Certes, la posture adoptée par ces voyageurs n'est pas comparable à celle de l'observation participante prônée par les ethnologues du XX^e siècle, mais les explorateurs qui circulent à l'intérieur de l'Afrique dans la première moitié du XIX^e siècle, seuls ou en petites formations, n'y ont accès qu'au prix d'une expérience qui les transforme :

« On ne trace jamais avec plus de vérité le tableau d'un pays qu'en rendant compte de la manière dont on a été affecté chaque jour en le traversant »⁵⁶.

Cette remarque de Mollien trace un programme de travail à qui étudie les voyages à travers les récits des voyageurs. En accordant un rôle constitutif au vécu quotidien, non seulement dans la restitution qu'il fait des circonstances de son voyage, mais aussi dans la description qu'il donne des pays traversés, elle incite à se pencher sur ce qui affecte le voyageur et sur les modalités par lesquelles il donne sens à son ressenti. Johannes Fabian a montré, à propos de l'exploration de l'Afrique centrale, plus tardive, combien les modalités de la rencontre devaient aux émotions, aux états psychiques modifiés et aux conduites non justiciables de la raison, que l'on peut déceler chez les explorateurs à la lecture de leurs récits⁵⁷. Prendre en compte cette dimension d'expérience, au cœur du voyage d'exploration considéré comme partie prenante d'une entreprise de construction des savoirs géographiques, c'est d'abord tenter de restituer ces situations concrètes à travers lesquelles s'opère l'appré-

55. Mungo PARK, *idem*, p. 240.

56. Cette affirmation ne se trouve pas dans le récit du voyage en Afrique de Mollien, mais dans celui du voyage qu'il fit quelques années plus tard en Colombie. Elle est citée par Hubert DESCHAMPS, dans l'introduction à la réédition du voyage en Afrique, *L'Afrique occidentale...*, ouv. cité, p. 25.

57. Johannes FABIAN, *Out of Our Minds: Reason and Madness in the Exploration of Central Africa*, Berkeley, Los Angeles, Londres, University of California Press, 2000.

hension sensible de l'espace géographique dans sa matérialité. Mais, dans la mesure où l'explorateur ne traverse pas seul un espace inhabité, et dépend au contraire à chaque instant, pour réaliser son parcours au sein de cet espace, de tous ceux qui l'habitent, le parcourent avec lui, favorisent, empêchent son passage, ou le soumettent à conditions, la qualité des interactions qui se produisent au cours du voyage y joue un rôle considérable. Ces interactions déterminent en effet le parcours du voyageur dans sa durée, ses rythmes, et même son tracé, elles autorisent ou interdisent certains aspects de la collecte d'informations et ont par conséquent un impact direct sur les résultats de l'enquête, qu'elles peuvent aller jusqu'à interrompre définitivement en provoquant la mort du voyageur. De manière plus indirecte, mais non moins essentielle, elles forment le cadre affectif dans lequel se déroule le voyage et contribuent à forger la représentation qu'aura le protagoniste, à la fois des populations engagées dans ces interactions, du voyage lui-même, et de sa propre identité de voyageur. Réciproquement, elles sont en grande partie le résultat des stratégies qu'il a lui-même élaborées pour décliner, remodeler ou reconstruire cette identité. Ces interactions, qui constituent une part non négligeable de l'expérience du voyageur sur le terrain, peuvent, elles aussi, être étudiées comme des situations concrètes à travers lesquelles s'élaborent des qualifications, et comme des pratiques à la fois révélatrices et performatives de représentations portant sur un espace humain et non seulement physique.

CONCLUSION

Les représentations habituelles de l'exploration, construites sur le modèle de *L'orientalisme* d'Edward Said, qui repose sur le postulat d'une extériorité fondée sur une domination de l'observateur à l'égard de son objet, se trouvent alors invalidées. Doit-on pour autant renoncer au principal apport du courant post-colonial, qui consiste à souligner, dans le domaine de la critique de textes littéraires comme en histoire des sciences, l'articulation des productions culturelles et des sociétés qui les produisent ? La description proposée semble conduire à une aporie sur ce point. Pourtant, un examen épistémologique des deux types d'analyse peut offrir quelques éléments pour un dépassement de cette aporie. La non-concordance des résultats est le fruit de la non-congruence de deux démarches, qui ne peuvent se rejoindre parce qu'elles se développent à bien des égards sur des plans parallèles. Tandis que les études d'inspiration post-coloniale construisent un grand récit à large spectre chronologique à partir d'analyses de discours qui affichent l'ambition d'articuler le plus grand nombre possible de plans du réel, l'étude des voyageurs européens en Afrique occidentale, telle qu'elle a été proposée ici, repose sur un corpus restreint mais homogène, dans l'espace comme dans le

temps, qui permet de mettre en évidence, à partir de situations étudiées à une échelle micro-historique, des pratiques menées dans des contextes similaires. À l'opposition des échelles s'ajoute ainsi le clivage entre analyse de discours et mise en évidence des pratiques.

La recomposition des contextes pertinents à partir des lieux de l'exploration et une attention soutenue aux pratiques des acteurs n'empêchent pas cependant que l'on puisse accéder à une articulation des productions culturelles et des sociétés. Mais le changement d'échelle et de perspective s'accompagne d'un déplacement de la focale qui invite à considérer l'exploration comme une construction conjointe des deux sociétés qui entrent en interaction à travers la personne de l'explorateur, celle d'où il vient et celle qui l'accueille pendant son voyage, et non plus comme une production unilatérale et exclusive des sociétés européennes. En tant que guides et compagnons de voyage⁵⁸, mais aussi hôtes, chefs d'États ou simples témoins, les Africains peuvent être considérés comme des acteurs de l'exploration au même titre que les explorateurs. La rencontre à laquelle donne lieu le voyage d'exploration peut alors faire l'objet d'une relecture au prisme des interactions qui s'y construisent et non plus d'une confrontation d'altérités cristallisées⁵⁹.

Enfin, une remontée d'échelle, du local au global, reste possible à condition de laisser de côté le grand récit qui voudrait faire de l'exploration un instrument *a priori* de la domination coloniale. Deux pistes s'offrent à cet effet, qui ne seront indiquées ici qu'à titre programmatique. La première consisterait à revisiter à partir des pratiques et non plus des discours les modalités de la conquête et du partage colonial pour dégager les représentations de l'espace qui les sous-tendent, en faisant toute sa place à la diversité des situations et des processus. Ainsi, tandis qu'en Afrique occidentale la conquête intervient au terme d'un siècle d'exploration, elle lui est ailleurs concomitante ou même antérieure : les partages coloniaux se sont souvent effectués de loin, sur le support de cartes dont les blancs n'avaient pas disparu, les traités remettant à des commissions de délimitation ultérieures le soin de préciser sur le terrain des frontières au tracé en partie hypothétique. L'exploration était loin d'être un pré-requis au partage colonial. Hélène Blais a d'ailleurs montré pour le Pacifique que les décisions politiques portant sur le choix des îles à investir avaient fait bien peu de cas des informations et des descriptions rapportées

58. Voir Donald Herbert SIMPSON, *Dark Companions: the African Contribution to the Exploration of East Africa*, Londres, Elek, 1975, et, plus récemment, Jean-Pierre CHRÉTIEN, « Les premiers voyageurs étrangers au Burundi et au Rwanda : les «compagnons obscurs» des «explorateurs» », *Afrique et Histoire*, 4, 2005, pp. 37-72.

59 M. van WYK SMITH a d'ailleurs mis en évidence la part de déterminisme culturel qui préside à ce processus de renforcement des altérités par un discours qui les dénonce sans en analyser la formation, processus qu'il dénomme « *strong othering* » : M. van WYK SMITH « Metadiscourses of Postcolonialism: 'Strong Othering' and European Images of Africa », *History and Anthropology*, 1996, vol. 9, n° 2-3, pp. 267-291.

par les explorateurs ⁶⁰. La seconde piste, déjà mise en œuvre dans le cadre britannique, vise à analyser de près la formation, la réception et la diffusion, au sein des sociétés européennes, d'une « culture de l'exploration » ⁶¹, qui s'approprie, avec ou sans leur consentement, les productions des explorateurs, et en infléchit le contenu et le sens en les transposant sur de nouveaux supports, comme les revues consacrées au voyage, la presse illustrée destinée à un grand public, ou encore les romans. On tiendrait là un maillon intermédiaire entre exploration et colonisation, dont la formation pourrait être envisagée comme un processus polyphonique et non plus comme la mise au jour d'un noyau dur préexistant.

Isabelle Surun est maître de conférences à l'université de Lille-3 et chercheur associée au Centre Alexandre Koyré (CNRS/EHESS/MNHN/Cité des Sciences), Paris.

60. Hélène BLAIS, *Voyages au Grand Océan. Géographie du Pacifique et colonisation, 1815-1845*, Paris, Éditions du CTHS, 2005, 352 p.

61. Felix DRIVER, *Geography Militant: Cultures of Exploration and Empire*, Oxford, Blackwell, 2001.